Je vis une terrible éternité.

Il fait noir, je suis seule, j'ai peur.

Je n'arrive pas à me souvenir depuis combien de temps je suis coincée ici, ni depuis quand je n'ai pas senti le vent frais sur ma figure, l'odeur des feuilles mortes et de la terre d'automne ou encore celle des bourgeons en fleurs et de la nature qui se réveille. Je ne sais pas combien de cycles ont accompli les saisons depuis que je suis retirée du monde. Pour moi le temps s'est arrêté et je vis une terrible éternité.

Je ne sais plus quel âge j'ai, où je suis ni comment je suis arrivée là. Tout ce que je sais c'est que maman doit s'inquiéter. C'est presque plus pour elle que pour moi qu'aujourd'hui je vais me lancer, faire ce à quoi je pense à chaque instant, cette idée qui m'obsède et me dévore sans que jamais encore je n'ai trouvé et la force et le courage de faire le premier pas ; aujourd'hui je vais m'évader… car maman a perdu sa petite fille et depuis sa vie doit être un champ de ruine.

J'essaye de me redresser. Un éclair me déchire le dos, chaque membre me fait souffrir. Comme lorsque tous les matins ces affreuses harpies pénètrent bruyamment dans ma chambre, actionnent une froide lumière qui m'aveugle et me blesse les yeux. Et dans ce douloureux contre-jour, je vois leurs ombres s'approcher de moi. Toujours le même rituel je me fais brusquement dénuder, je ne sais ce qui arrive vraiment à mon pauvre corps, exploré de toute part, violé dans son intimité. Telle une poupée de chiffon je suis mobilisée dans tous les sens, cela fait mal, je cris, je pleure. Parfois dans un dernier sursaut de dignité j'essaie de me défendre, de mordre et de griffer, de leur cracher mon mépris au visage…en vain. Je ne gagne qu'une visite supplémentaire, un cachet fourré dans la bouche, une journée dans les nuages. Peut-être est-ce préférable après tout ?

Mais jamais je ne cesse d'appeler maman.

Ça y est, je suis redressée sur ma couchette. Mes pieds balancent dans le vide. Un, deux, trois, je me lance. L'atterrissage sur le sol est laborieux. Chacun de mes muscles endoloris se demande s'il est encore capable de supporter mon poids après tant d'inactivité. Mes os meurtris supplient un peu de clémence. Je pense fort à maman et ils acceptent de me faire cette fleur.

La porte : premier objectif. Je lève le pied droit et m'apprête à marcher d'un pas volontaire vers ce qui apparaît comme la seule issue de la pièce. Il s'élève de quelques millimètres pour retomber lourdement sur le sol, au même endroit. Dieu ce qu'il est lourd. Je découvre que je ne sais plus. Cet acte qui m'apparaissait si naturel me semble aujourd'hui titanesque. La réclusion m'a fait perdre l'évidence de la vie.

Alors je me traîne. Le pied droit racle le sol, avance de quelques centimètres, pause. Le pied gauche racle le sol, avance de quelques centimètres, pause. Et maman qui me répétait toujours de ne pas traîner des pieds, de me tenir droite et de dire bonjour à la dame. Je suis recroquevillée sur moi-même, apeurée, et il y a bien longtemps que je n'ai pas croisé de gentille dame à saluer. A part peut être les harpies. Étonnamment je n'ai jamais eu très envie d'être bien polie avec elles.

Enfin la porte ! Je suis plantée devant, épuisée et désorientée par tant d'efforts. « Maman… » : je pleure. Si seulement tu pouvais être là, derrière ce panneau de bois, l'ouvrir et me prendre dans tes bras, panser mes plaies du corps et de l'esprit, me laisser m'endormir contre toi respirant ton odeur.
Mais tu n'y es pas. Malgré mes appels la porte reste close et mes sanglots vains se mêlent probablement aux tiens qui quelque part, pleure ton enfant disparu.

A tâtons j'agrippe la poignée. Celle-ci est si dure à baisser. Je sens que le mécanisme cède et que la porte n'est pas verrouillée. Je tire et m'arc-boute, agrippée de toutes mes forces. Petit à petit le battant vient à moi. Je ne sais pas vraiment ce qui m'attend. Enfin l'espace est assez large pour que je me faufile à l'extérieur de la pièce. Je scrute : rien. Tout est sombre comme l'enfer là dehors.

Je suis soudain prise d'une grande lassitude. J'ai envie de me laisser glisser par terre, tout doucement, et de rester là longtemps. Jusqu'à la fin peut-être.

C'est pour maman que je le fais au fond. Je crois que moi je suis morte à l'intérieur. Je pourrais rester là à attendre la vie et subir sans sentir jusqu'au bout. Au bout de quoi ? Je ne sais même pas et le plus souvent je m'en fiche pas mal.

Mais maman est dehors et quelque part son chant d'espoir se mêle au mien. J'avance donc, je tends les bras et sens les murs qui m'entourent. Il me semble être dans un couloir et je veux croire qu'il me mènera quelque part.

Un pas, puis l'autre, un pas, puis l'autre. Je ne pense plus à mon dos, plus à mes jambes. Je fais fis de la douleur et me concentre sur mes pas, et sur maman. Sur chaque pas qui me rapproche de maman.

Alors qu'au fil de ma lente progression je prenais à tout instant appui à la paroi sur ma droite - un mur hauts, nu et froid, un mur de prison - je le sens soudain se dérober sous mon poids. Surprise, peur, je trébuche et panique pour finalement retrouver mon équilibre in extremis.

Pause. Je reprends mes esprits, la respiration rapide. Je sens l'adrénaline circuler à toute vitesse dans mes veines et mon cœur battre bien plus vite que de raison. Un peu plus et je me retrouvais par terre. Je n'ose même pas y penser sachant très bien que trop faible et empotée pour me relever, je serais restée là peut-être une éternité ou deux, pleurant pour maman.

Bon, ma respiration se calme, la panique s'évanouit et ma détermination reprend le dessus. J'écarquille les yeux, tâtonne autour de moi et scrute les alentours. Un angle à 90 degrés, une lueur tout là-bas, brillant dans l'obscurité : mon voyage prend un tournant.

Un but, une issue, peut-être même est-ce la lumière du jour. Il se pourrait qu'il y ait des gens là-bas, de la vie. Quelqu'un me verra et se penchera vers moi l'air bienveillant pour me demander si je me suis perdue. Alors toute cette tension, cette peur et cette angoisse accumulées tomberont, je sangloterai à gros bouillon, lui parlerai de maman. La personne me fera un sourire rassurant et me prendra dans ses bras pour me consoler. Je me blottirai bien fort tandis qu'elle se redressera et

s'élèvera haut, toujours plus haut, loin du silence de mort et des cris des déments, loin de cette obscurité oppressante et de la lumière aveuglante. Elle s'envolera et, aussi légère qu'une plume, me portera dans les nuages pour me déposer en douceur contre le sein de maman. Je presse le pas, accélère la cadence. Tout à la fois je n'en puis plus et meurs d'y être.

Une lumière au bout du tunnel, je crois que je n'attendais plus que ça…je suis tellement lasse.

Je m'approche et distingue une ombre qui s'agite. C'est donc bien cela, bien ainsi que tout va se passer ! Imprudente je me hâte, halète d'effort et d'excitation. J'ai envie de crier, hurler, courir au-devant de mon sauveur.

« -Madame, madame… »

Je ne suis pas sûre d'être à portée de voix, mais je tente ma chance dans ce faible gémissement. Finalement la silhouette se retourne et mon monde s'effondre.

La harpie me fait face et je me sais perdue. Elle va venir me faire du mal et j'entends déjà ses cris de colère et les grincements de l'attache qui me retiendra bientôt. La lumière s'éclaire, blessant mes yeux fatigués et elle s'avance dans le couloir, m'apparaissant de plus en plus grande et menaçante.

Petit à petit ma vision s'accommode et je distingue mieux les choses autour de moi : les murs clairs et propres m'entourant, le petit salon me faisant face et la jeune fille qui s'approche. Elle est belle, elle est fraîche. Soudain son odeur jeune et riante m'emplit les narines d'une pointe de tristesse et de nostalgie. La voilà qui est sur moi, sa main -douce- prend gentiment la mienne.

« - Qu'est-ce qu'il vous arrive Paulette, vous vous êtes de nouveau perdue ?

Je ne comprends plus rien, je ne sais plus quel âge j'ai, où je suis et comment je suis arrivée là. Tout ce que je sais c'est que maman doit s'inquiéter.

- Je veux rentrer chez ma maman.

- Mais enfin, je vous l'ai déjà expliqué 3 fois aujourd'hui. Votre maman n'est plus là Paulette, et vous êtes chez vous ici maintenant. Allez, je vais vous ramener dans votre chambre. »

Fermement la douce main me tire vers le fond du couloir.

Je m'appelle Paulette, j'ai 98 ans et je vis une terrible éternité.

J'espère qu'elle ne va plus durer longtemps.

Amélie Taki